

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Gregory Bateson :
Premier état d'un héritage
1988

Erving Goffman :
Les Moments et leurs hommes
1988

Anthropologie de la communication
De Boeck Université, 1996
Seuil, nouvelle édition, « Points Essais », n° 448, 2001

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Rhétoriques du corps
(avec Philippe Dubois)
De Boeck Université, 1988

Marché éditorial et démarches d'écrivains
(avec Pascal Durand)
*Ministère de la Culture de la Communauté française
de Belgique, 1996*

La Communication n'est pas une marchandise.
Résister à l'agenda de Bologne
*Bruxelles, Éditions Labor/Éditions
Espace de Libertés, 2003*

*G. Bateson, R. Birdwhistell
E. Goffman, E. T. Hall, D. Jackson
A. Schefflen, S. Sigman, P. Watzlawick*

La Nouvelle Communication

Textes recueillis et présentés
par Yves Winkin

TRADUCTION DE D. BANSARD
A. CARDOEN, M.-C. CHIARIERI
J.-P. SIMON ET Y. WINKIN

Éditions du Seuil

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
POINTS ESSAIS SÉRIE « SCIENCES HUMAINES »
DIRIGÉE PAR YVES WINKIN

La présente édition, revue et corrigée,
comprend une postface inédite de l'auteur.

L'expression *la Nouvelle Communication* est due
à John H. Weakland (« Communication and Behavior –
An introduction », introduction au numéro spécial
de l'*American Behavioral Scientist*, consacré à
la communication et dirigée par John H. Weakland, 1967).

ISBN 2-02-042784-2
(ISBN 2-02-005860-X, 1^{re} publication)

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1981
ET SEPTEMBRE 2000 POUR LA POSTFACE

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Gregory Bateson. Erving Goffman. Edward Hall. Paul Watzlawick. Des noms de chercheurs américains auxquels s'accrochent des titres ou des idées-force : la « double contrainte » (ou *double bind*), la « présentation de soi », la « dimension cachée », l'« école de Palo Alto », etc. Mais c'est à peu près tout. D'où viennent ces auteurs ? Quelles sont leurs sources et leurs buts ? Où et comment travaillent-ils ? Peu de réponses aisément accessibles sont disponibles en France. Quelques notes furtives au dos d'une couverture, quelques articles épars, quelques références ici et là.

Le présent ouvrage se propose d'être une introduction raisonnée à ces auteurs et à quelques autres. Introduction sous une triple forme et à un double point de vue. L'ouvrage s'ouvre sur une présentation générale, se poursuit par un choix de huit textes et se termine sur une série de quatre entretiens. Ces trois éclairages se complètent mutuellement et donnent au livre la possibilité de devenir un outil de travail. Chacune de ces parties relève de l'idée que les auteurs étudiés, d'une part, partagent un même modèle de la communication interpersonnelle et, d'autre part, s'insèrent dans un réseau d'amitiés communes.

Ce modèle de la communication n'est pas fondé sur l'image du télégraphe ou du ping-pong — un émetteur envoie un message à un récepteur qui devient à son tour un émetteur, etc. —, mais sur la métaphore de l'orchestre. La communication est conçue comme un système à multiples canaux auquel l'acteur social participe à tout instant, qu'il le veuille ou non : par ses gestes, son regard, son silence, sinon son absence... En sa qualité de membre d'une certaine culture, il fait partie de la communication, comme le

Le télégraphe et l'orchestre

Communication. Terme irritant : c'est un invraisemblable four-re-tout, où l'on trouve des trains et des autobus, des télégraphes et des chaînes de télévision, des petits groupes de rencontre, des vases et des écluses, et bien entendu une colonie de ratons laveurs, puisque les animaux communiquent comme chacun sait depuis Lorenz, Tinbergen et von Frisch. Mais c'est par là même un terme fascinant. Chercheurs et penseurs ont beau le critiquer, le rejeter, l'émettre : le terme revient toujours à la surface, vierge et pur. Communiquer, c'est bien. Ainsi, dernier avatar en date, le terme est en train de passer des relations humaines aux relations publiques : les agences de publicité deviennent des entreprises de communication. Dans un domaine qui n'est peut-être pas très loin de là, le ministère français de la Culture s'adjoint « et de la Communication ». Même phénomène outre-Atlantique : tel empire de Hollywood se transforme en *Warner Communications, Inc.*, et la Voix de l'Amérique fait partie de l'*International Communication Agency*.

Pour mettre un peu d'ordre dans ce fatras sémantique et arriver de manière pondérée à « notre » communication, je voudrais retracer très brièvement le parcours de ce caméléon dans les langues française et anglaise.

« Communiquer » et « communication » apparaissent dans la langue française dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Le sens de base, « participer à », est encore très proche du latin *communicare* (mettre en commun, être en relation). Cette « mise en commun » comprend même apparemment l'union des corps, comme en témoigne ce passage cité par Godefroy [123, p. 199] :

Quant mon mary n'a sceu de moy
 Avoir lignee, j'ay bien voulu,
 Affin que ne luy fut tollu ¹
 Le droit de engendrer, qu'il allast
 A toy et te *communicast*,
 Te faisant quasi ma compaigne ².

Jusqu'au XVI^e siècle, «communiquer» et «communication» sont donc fort proches de «communier» et «communion», termes plus anciens (X^e-XII^e siècle) mais également issus de *communicare*. On peut également rapprocher de ces termes le substantif «communier», au sens de «propriétaire en commun». Encore expliqué et illustré par Littré, ce dernier terme n'est aujourd'hui plus repris par les grands dictionnaires. A partir de ce sens général de «partage à deux ou plusieurs», apparaît au XVI^e siècle le sens de «faire part(age)» d'une nouvelle. Dès lors, à la fin du siècle, «communiquer» commence à signifier aussi «transmettre» (une maladie, par exemple). Un siècle plus tard, le *Dictionnaire de Furetière* (1690) donne l'exemple : «l'aimant communique sa vertu au fer». Au XVIII^e siècle, apparaissent ainsi les «tubes communicans». Il semble donc que les usages signifiant globalement «partager» passent progressivement au second plan pour laisser place aux usages centrés autour de «transmettre». Du cercle, on passe au segment. Trains, téléphones et médias deviennent successivement des «moyens de communication», c'est-à-dire des moyens de passage de A à B. C'est ce sens de *transmission* qui prédomine dans toutes les acceptions françaises contemporaines.

L'évolution générale du terme anglais est semblable à celle de son homologue français ³. Quand le mot apparaît dans la langue anglaise au XV^e siècle, la racine latine *communis* en imprègne encore très fortement le sens. Le terme est quasi-synonyme de *communion* et signifie l'acte de partager, de mettre en commun. A la fin du XV^e siècle, «communication» devient aussi l'*objet* mis en

1. Afin que ne lui fût refusé.

2. Mist. du viel test., 8454, A. T.

3. Cf. Raymond Williams, *Keywords. A Vocabulary of Culture and Society* [337].

commun et, deux siècles plus tard, le *moyen* de mettre en commun. C'est sans doute dans le courant du XVIII^e siècle, avec le développement des moyens de transport, que le terme se pluralise et devient le terme général abstrait désignant les routes, canaux et chemins de fer. Dès le premier tiers du XX^e siècle aux États-Unis et vers 1950 en Grande-Bretagne, le terme commence à désigner les industries de la presse, du cinéma et de la radio-télévision.

Cette dernière acception commence à se répandre aujourd'hui en France, notamment dans le vocabulaire technocratique et dans le vocabulaire journalistique ¹, mais n'est pas encore reprise dans les grands dictionnaires de langue française. Par contre, le supplément 1970 du Grand Robert ajoute une définition nouvelle aux quatre définitions déjà en place. Après «1. Action de communiquer quelque chose à quelqu'un», «2. La chose que l'on communique», «3. Action de communiquer avec quelqu'un» et «4. Passage d'un lieu à un autre», Robert ajoute : «5. *Sc. Toute relation dynamique qui intervient dans un fonctionnement. Théorie des communications et de la régulation. V. Cybernétique. Information et communication.*»

C'est pour nous un point capital. Pour la première fois dans l'histoire sémantique du terme, une nouvelle acception semble être en rupture totale avec le passé. C'est effectivement ici que commence notre analyse : «communication» entre dans le vocabulaire scientifique. Deux ouvrages y ont joué, aux États-Unis, un rôle essentiel.

En 1948, le savant américain Norbert Wiener publie *Cybernetics* [335]. Un an plus tard, un de ses anciens élèves, Claude Shannon, publie *The Mathematical Theory of Communication* [297].

Durant la Seconde Guerre mondiale, Wiener doit étudier le problème de la conduite de tir des canons anti-aériens (DCA). L'avion volant à très grande vitesse, il faut pouvoir prédire sa position future à partir de ses positions antérieures. Si le canon est informé de l'écart entre la trajectoire réelle et la trajectoire idéale de ses obus, il peut parvenir à cerner progressivement l'avion et finalement à l'abattre. Wiener reconnaît dans ce problème le prin-

1. Par exemple : «Passons à la communication. Pourquoi avoir lié financièrement Europe 1 à Matra?» (*l'Express*, 26 juillet 1980).

cipe connu et utilisé depuis longtemps : la *feedback* ou rétroaction. Il va donner à ce principe une portée universelle en en faisant la clé de voûte de la cybernétique, ou science du « pilotage » (le mot grec *kubernetes* signifiant « pilote » ou « gouvernail »). Il voit dans le canon qui cherche à atteindre l'avion, le bras portant le verre d'eau à la bouche ou une machine à vapeur gardant un régime constant, un même processus circulaire où des informations sur l'action en cours nourrissent en retour (*feed back*) le système et lui permettent d'atteindre son but¹. Wiener envisage donc une science étudiant le « contrôle et la communication chez l'animal et dans la machine » (sous-titre de son ouvrage fondateur de 1948).

Le projet de la cybernétique est plus une façon de réfléchir qu'une théorie articulée et détaillée. A partir de l'idée de la rétroaction, l'explication linéaire traditionnelle devient quelque peu désuète. Tout « effet » rétroagit sur sa « cause » : tout processus doit être conçu selon un schéma circulaire. L'idée est simple ; les implications sont importantes, notamment lorsqu'on introduit la notion de *système* dans l'analyse.

Parallèlement au travail de Wiener et ses collègues, un groupe de recherche animé par le biologiste austro-canadien Ludwig von Bertalanffy cherche à construire une « théorie générale des systèmes » [30]. Partant de l'observation que de très nombreuses disciplines réfléchissent en termes de systèmes d'éléments plutôt qu'en

1. Parmi les dizaines de livres de vulgarisation évoquant Wiener et la cybernétique, il faut citer celui de Joël de Rosnay, *Le Macroscopie* [265] dont la clarté est remarquable. De nombreux petits schémas facilitent la compréhension du texte. Ainsi celui sur la rétroaction :

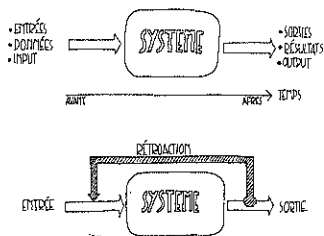


Fig. 1 — Schéma de la rétroaction (Joël de Rosnay [265, p. 99]).

termes d'éléments isolés (système solaire, système social, système écologique, etc.), ces chercheurs se proposent de « rechercher des principes qui s'emploient pour des systèmes en général, sans se préoccuper de leur nature physique, biologique ou sociologique » (von Bertalanffy [31, p. 32]). Un système est défini comme un « complexe d'éléments en interaction, ces interactions étant de nature non aléatoire ». Théorie générale des systèmes et cybernétique vont progressivement s'interpénétrer pour donner ce qu'on appelle aujourd'hui la « systémique » (cf. [265]).

Tandis que la théorie des systèmes et la cybernétique se mettent en place, Claude Shannon, un ancien élève de Wiener, élabore une « théorie mathématique de la communication ». Ensemble, les deux hommes mettent au point certains détails techniques. Mais l'esprit même du travail de Shannon est fort différent de celui de Wiener. Ainsi, le modèle de la communication de Shannon, qui est purement linéaire, s'oppose nettement au modèle circulaire (rétroactif) de Wiener. C'est là sans doute la marque des laboratoires de la compagnie *Bell Telephone* où travaille Shannon.

Depuis longtemps, en effet, les ingénieurs des télécommunications cherchaient à améliorer le rendement du télégraphe, c'est-à-dire à augmenter la vitesse de transmission du message, à diminuer les pertes en cours de transmission, à déterminer la quantité d'information émettable en un temps donné. Au-delà des améliorations techniques, certains d'entre eux cherchaient aussi à construire une « théorie mathématique du télégraphe », ou théorie de la transmission d'un message d'un point à un autre. Claude Shannon parvient à formuler une théorie claire et précise. La « théorie mathématique de la communication » qu'il propose dans son livre de 1949 est donc une théorie de la *transmission*. *Communication* est entendu dans le sens qui prévaut depuis le XVIII^e siècle¹.

Pour fixer préalablement les idées, Shannon propose un schéma du « système général de communication ». Il entend par là une chaîne d'éléments : la *source d'information* qui produit un message

1. Comme dans le cas de la cybernétique, les ouvrages de vulgarisation sur la théorie de la communication (ou de l'information) abondent. L'ouvrage de Joël de Rosnay peut être à nouveau suggéré pour une première introduction [265, p. 170-174].

(la parole au téléphone), l'*émetteur*, qui transforme le message en signaux (le téléphone transforme la voix en oscillations électriques), le *canal*, qui est le milieu utilisé pour transporter les signaux (câble téléphonique), le *récepteur*, qui reconstruit le message à partir des signaux, et la *destination*, qui est la personne (ou la chose) à laquelle le message est envoyé. Durant la transmission, les signaux peuvent être perturbés par du *bruit* (grésillement sur la ligne). Soit :

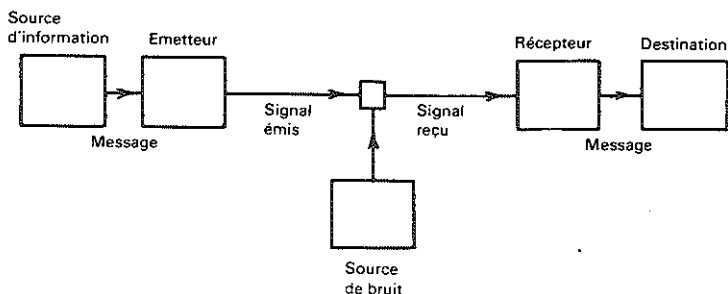


Fig. 2 — Schéma d'un « système de communication », selon Shannon [297, p. 69].

A partir de là, les choses se compliquent. La clé de voûte de la théorie de Shannon est le concept d'« information ». Mais il ne s'agit pas d'information au sens courant de « nouvelle » ou de « renseignement ». Il s'agit d'une grandeur statistique abstraite qualifiant le message indépendamment de sa signification. Comme le dit le Petit Larousse : « La quantité d'information (est la) mesure quantitative de l'incertitude d'un message en fonction du degré de probabilité de chaque signal composant ce message. » Quand nous envoyons un télégramme, la fin de chaque mot est si prévisible que nous la supprimons : sa quantité d'information est trop faible. Seules les premières lettres sont nécessaires. Au départ, n'importe quelle lettre de l'alphabet et n'importe quel mot du lexique peuvent être envoyés sur les ondes. L'incertitude est totale. Mais, dès que les premières lettres sont formées, le nombre de messages encore possibles diminue. Pour le statisticien, il n'est pas nécessaire de recourir au sens pour compléter les mots inachevés : chaque langue

possède une structure statistique telle que, si telle lettre est apparue, il n'est plus possible qu'elle se présente à nouveau avant n autres lettres ; si tel groupe de lettres est apparu, il ne pourra pas être suivi de tel autre groupe, et ainsi de suite. Bref, l'*information* de Shannon est aveugle. Elle semble parfaitement adaptée aux ordinateurs qui naissent à la même époque.

Ses travaux, ainsi que ceux de Wiener, vont avoir un énorme retentissement au début des années cinquante. La cybernétique va être popularisée par l'apparition des premiers robots, notamment les tortues de l'Anglais Grey Walter ou les renards du Français Albert Ducrocq. Il s'agit en fait de cellules photo-électriques montées sur roulettes qui, « attirées » par la lumière, roulent, s'arrêtent, reculent, etc., se prêtant à diverses interprétations zoomorphiques, sinon anthropomorphiques. C'est d'ailleurs cet excès d'imagination dans l'analogie entre l'homme et la machine qui éclipsa la cybernétique à la fin des années cinquante, ou du moins la cantonna dans le domaine de l'ingénieur, où elle atteindra sa maturité dans la sérénité. La définition nouvelle de la communication que présente le Grand Robert en 1970, très proche de celle de la rétroaction (*feedback*), montre comment les concepts de la cybernétique se sont calmement insérés dans les acquis de la connaissance scientifique contemporaine.

La théorie mathématique de la communication ne hantera jamais l'imagination du grand public. Mais elle accomplira une percée en profondeur dans diverses disciplines scientifiques, tant en France qu'aux États-Unis. On va la retrouver non seulement chez les ingénieurs et les physiciens mais encore chez les sociologues, les psychologues et les linguistes. Pour ne citer qu'un de ces derniers, on peut faire remarquer l'analogie frappante entre le schéma de Shannon et le modèle de la communication verbale que Roman Jakobson propose en 1960 [187, p. 214] :

CONTEXTE
 DESTINATEUR MESSAGE DESTINATAIRE
 CONTACT
 CODE

Le cas de Jakobson illustre un phénomène repérable chez tous les chercheurs en sciences humaines qui ont utilisé de près ou de loin la théorie de la communication de Shannon. Les aspects les plus techniques, notamment ceux qui concernent la notion d'information, sont évacués. Il ne reste finalement plus que la forme générale du schéma, soit deux à quatre petites boîtes reliées par des flèches allant de gauche à droite. Sans doute grâce à son extrême dépouillement, ce schéma est devenu le modèle de la communication en sciences sociales, tant aux États-Unis qu'en Europe. Certes, très nombreuses ont été les critiques et modifications — mais on n'est pas sorti du couple émetteur-récepteur. Tout se passe comme si le seul élément que Shannon ait pu léguer aux non-ingénieurs soit l'image du télégraphe qui imprègne encore le schéma d'origine. On pourrait ainsi parler d'un *modèle télégraphique de la communication*.

Cependant, au cours des années cinquante, à l'époque où le « modèle télégraphique » commence à prendre une position dominante dans la réflexion théorique sur la communication, quelques chercheurs américains tentent de reprendre à zéro l'étude du phénomène de la communication interpersonnelle, sans passer par Shannon.

Ces chercheurs viennent d'horizons divers. L'anthropologue Gregory Bateson et une équipe de psychiatres cherchent à formuler une théorie générale de la communication en s'appuyant sur des données apparemment aussi disparates que des dialogues entre un ventriloque et sa poupée, des observations de loutres en jeu ou des études du comportement schizophrénique. Ray Birdwhistell et Edward Hall sont deux anthropologues nourris de linguistique qui cherchent à étendre le domaine traditionnel de la communication en y introduisant la gestualité (kinésique) et l'espace interpersonnel (proxémique). Erving Goffman est un sociologue fasciné par la façon dont les faux pas, les coulisses ou les asiles révèlent, telles des déchirures, la trame du tissu social. Apparemment, rien de fort commun entre ces personnes et leurs préoccupations. Mais, si l'on examine leur biographie de plus près, on voit apparaître un réseau de trajectoires croisées, des universités et des centres de recherche communs et finalement une très grande interpénétration conceptuelle et méthodologique. C'est ainsi par exemple que Goffman est

un temps élève de Birdwhistell à Toronto et reçoit une formation quasi identique à celle de celui-ci à l'université de Chicago ; Hall et Birdwhistell reçoivent leur formation linguistique des mêmes maîtres ; Birdwhistell travaille très fréquemment avec Bateson et Schefflen. Ce dernier évoque dans un entretien récent [26, p. 2] cette diffusion tacite d'idées nouvelles au sein de leur groupe :

(...) La chose la plus révolutionnaire que j'aie apprise de Ray [Birdwhistell] fut une façon différente de penser comment comprendre l'univers. Gregory Bateson est le représentant le plus connu de cette façon de penser. Il a appris énormément de Ray Birdwhistell, aussi — ce qui n'est pas largement reconnu (...). Ray et Gregory étaient très proches, et ils passaient beaucoup de temps ensemble. Nous apprenions tout l'un de l'autre durant ces années. Voyez-vous, il y avait un mouvement. C'était dans l'air.

Le groupe initial va s'agrandir au cours des années soixante et soixante-dix et devenir plutôt un réseau d'interconnexions. Don Jackson et Paul Watzlawick poursuivent l'œuvre de Bateson au sein de la psychiatrie ; Stuart Sigman reprend aujourd'hui la pensée de Birdwhistell et Goffman. Pour mieux faire ressortir le caractère de la fois personnel (non institutionnel) et intellectuel de ce réseau, on pourrait ainsi parler de *collège invisible*¹. Les membres de ce collège ne se sont sans doute jamais réunis, sinon de façon accidentelle, au cours d'un colloque ou d'un autre. Mais chacun sait ce que fait l'autre bien avant que leurs travaux respectifs ne soient publiés. Lettres, coups de téléphone, visites directes ou indirectes (par l'intermédiaire d'étudiants) font circuler l'information. Il ne faut cependant pas donner trop de réalité à ce collège invisible : ce n'est sans doute qu'à ses débuts que le réseau de ses membres a pu former un cercle à travers les États-Unis ; aujourd'hui, alors que la troisième génération (Sigman et ses collègues) se met en place, le réseau tend à se ramifier de plus en plus. Les échanges se font encore mais les développements indépendants se multiplient.

Il reste que l'analyse des travaux des membres du Collège révèle

1. Expression inventée par Derek J. de Solla Price [302] et reprise par Diana Crane [82] pour parler des réseaux de connexions dominant une discipline scientifique. Le terme est utilisé ici sans garder l'idée de pouvoir et de contrôle que ces deux sociologues des sciences y placent.

un très large consensus sur ce que doit être et ne pas être la recherche sur la communication dans l'interaction. Sans attribuer de valeur causale au réseau d'information constitué par le Collège, on peut néanmoins mettre en exergue ce rapport entre relations personnelles et consensus intellectuel.

Ce consensus se fonde sur une opposition à l'utilisation en sciences humaines du modèle de la communication de Shannon. Selon ces chercheurs, la théorie de Shannon a été conçue par et pour des ingénieurs des télécommunications et il faut la leur laisser. La communication doit être étudiée dans les sciences humaines selon un modèle qui leur soit propre. Ils estiment que l'utilisation du modèle de Shannon en linguistique, en anthropologie ou en psychologie a entraîné la résurgence des présuppositions classiques de la psychologie philosophique sur la nature de l'homme et de la communication. Selon eux, la conception de la communication entre deux individus comme transmission d'un message successivement codé puis décodé ranime une tradition philosophique où l'homme est conçu comme un esprit engagé dans un corps, émettant des pensées sous forme de chapelets de mots. Ces paroles sortent par un orifice *ad hoc* et sont recueillies par des entonnoirs également *ad hoc*, qui les envoient à l'esprit de l'interlocuteur. Celui-ci les dépouille et en saisit le sens. Dans cette tradition, la communication entre deux individus est donc un acte verbal, conscient et volontaire.

Pour nos chercheurs, si la recherche en communication interpersonnelle reprend à son compte ces positions philosophiques anciennes, elle ne pourra jamais sortir des apories auxquelles elles aboutissent. Il faut selon eux repartir de la vision « naïve » de l'historien naturel, comme on disait au XVIII^e siècle, c'est-à-dire du point de vue de l'observateur du comportement naturel. Les êtres humains bougent, émettent des sons, ingurgitent de la nourriture; se retrouvent en petits groupes de jeunes et de vieux, d'hommes et de femmes, etc. On peut développer cette description naturaliste à l'infini. On peut également ranger les milliers de comportements observables en catégories, classes et genres à partir de multiples oppositions, mais ce travail peut lui aussi se poursuivre sans jamais s'achever. Pour les membres du Collège invisible, la recherche sur la communication entre les hommes ne commence

qu'à partir du moment où est posée la question : *parmi les milliers de comportements corporellement possibles, quels sont ceux retenus par la culture pour constituer des ensembles significatifs ?* La question peut paraître bizarre. En fait, il s'agit simplement d'une généralisation de la question fondamentale du linguiste qui, devant les milliers de sons que peut produire l'appareil phonateur, tâche de repérer les quelques dizaines de sons utilisés par une culture pour constituer une certaine langue. Poser cette question d'une sélection et d'une organisation des comportements entraîne l'adhésion à un postulat : l'existence de « codes ¹ » du comportement. Ces codes sélectionneraient et organiseraient le comportement personnel et interpersonnel, régleraient son appropriation au contexte et donc sa signification. Tout homme vivrait nécessairement (bien qu'inconsciemment) dans et par des codes, puisque tout comportement entraîne l'usage. Or, les chercheurs qui réagissent contre le modèle verbal, volontaire et conscient de la communication vont précisément appeler communication toute utilisation de ces codes. Dès lors, « on ne peut pas ne pas communiquer ». C'est là un des axiomes fondamentaux d'un ouvrage intitulé (en français) *Une logique de la communication* [327], écrit par trois membres du Collège invisible : Paul Watzlawick, Janet Beavin et Don Jackson. L'analogie avec le langage peut faire comprendre cette position apparemment paradoxale : dès qu'un individu ouvre la bouche et parle à un autre individu, il utilise malgré lui une multitude de règles : règles de formation du langage, règles d'utilisation d'un niveau de langage approprié à son interlocuteur, au sujet abordé, à l'endroit où ils se trouvent, règles d'allocation des tours et des temps de parole accordés à chaque interlocuteur, etc. L'ensemble du système comportemental, dont la parole n'est qu'un sous-système, peut dès lors être envisagé dans la même perspective. Comme l'écrivent Paul Watzlawick et John Weakland dans un ouvrage récent, *The Interactional View* ² :

De même qu'il est possible de parler une langue correctement et couramment et de n'avoir cependant pas la moindre idée de sa

1. Les guillemets ont pour but de souligner combien le terme de code est ambigu et doit ici être entendu au sens très mou de « corps de règles ».

2. Trad. fr. : *Sur l'interaction* [329].

grammaire, nous obéissons en permanence aux règles de la communication, mais les règles elles-mêmes, la « grammaire » de la communication, est quelque chose dont nous sommes inconscients [329, p. 56].

La communication est donc pour ces auteurs un processus social permanent intégrant de multiples modes de comportement : la parole, le geste, le regard, la mimique, l'espace interindividuel, etc. Il ne s'agit pas de faire une opposition entre la communication verbale et la « communication non verbale » : *la communication est un tout intégré*. Birdwhistell, un des premiers théoriciens du Collège invisible, dira un jour à ce propos : « Pour moi, parler de communication non verbale à autant de sens que parler de physiologie non cardiaque. » De même ne peut-on pour ces auteurs isoler chaque composant du système de communication global et parler de « langage du corps », « langage des gestes », etc., assumant par là que chaque posture ou chaque geste renvoie univoquement à une signification particulière. Pas plus que les énoncés du langage verbal, les « messages » issus d'autres modes de communication n'ont de signification intrinsèque : ce n'est que dans le contexte de l'ensemble des modes de communication, lui-même rapporté au contexte de l'interaction, que la signification peut prendre forme. Birdwhistell et Schefflen proposent ainsi une analyse de *contexte* par opposition à l'analyse de *contenu* que favorise le modèle de Shannon. Si la communication est conçue comme une activité verbale et volontaire, la signification est enfermée dans les « bulles » que les interlocuteurs s'envoient. L'analyste n'a qu'à les ouvrir pour en extraire le sens. Si, au contraire, la communication est conçue comme un processus permanent à plusieurs niveaux, l'analyste doit, pour saisir l'émergence de la signification, décrire le fonctionnement de différents modes de comportement dans un contexte donné. Démarche très complexe. Certains membres du Collège vont ainsi travailler par étude de cas filmés et enregistrés ; d'autres vont travailler par observation directe « sur le terrain » comme les anthropologues. Tous vont estimer inappropriées les méthodes expérimentales où les variations d'un élément *x* (par exemple l'âge, le sexe ou le degré d'intimité des interlocuteurs) sont mises en corrélation avec les variations d'un élément *y* (par

exemple, la distance à laquelle se tiennent ces interlocuteurs). Selon eux, la complexité de la moindre situation d'interaction est telle qu'il est vain de vouloir la réduire à deux ou plusieurs « variables » travaillant de façon linéaire. C'est en termes de *niveaux de complexité*, de *contextes multiples* et de *systèmes circulaires* qu'il faut concevoir la recherche en communication. Par là, ils rejoignent la cybernétique de Norbert Wiener, qu'ils estiment ne pas devoir laisser aux ingénieurs, contrairement à la théorie de Shannon. Gregory Bateson, le doyen du Collège, assistera activement à la naissance de la cybernétique et en fera un des principaux outils de sa réflexion. Paul Watzlawick, Don Jackson, Albert Schefflen utiliseront abondamment la théorie générale des systèmes.

Chez plusieurs membres du Collège invisible, on va retrouver le développement d'une analogie entre la communication et un orchestre en train de jouer. Ainsi, Albert Schefflen écrit :

Si nous posons que la forme de la composition musicale en général est analogue à la structure de la communication américaine, des variantes particulières de la musique (par exemple, une symphonie, un concerto, etc.) peuvent être conçues comme analogues à des structures communicatives spéciales (par exemple, une psychothérapie). Ainsi, une fugue pour un quatuor à cordes est une honnête analogie d'une psychothérapie dans un groupe de quatre personnes. A la fois dans le quatuor et dans la session psychothérapeutique, il y a accomplissement (*performance*) des structures. Dans chaque cas, l'exécution montrera un style et des particularités propres, mais suivra aussi une ligne et une configuration générales. La différence entre ces deux structures est que la composition musicale possède une partition explicite, écrite et consciemment apprise et répétée. La « partition » de la communication n'a pas été formulée par écrit et, dans une certaine mesure, a été apprise inconsciemment. [291, p. 181.]

L'analogie de l'orchestre a pour but de faire comprendre comment on peut dire que chaque individu participe à la communication plutôt qu'il n'en est l'origine ou l'aboutissement. L'image de la partition invisible rappelle plus particulièrement le postulat fondamental d'une grammaire du comportement que chacun utilise

dans ses échanges les plus divers avec l'autre. C'est en ce sens que l'on pourrait parler d'un *modèle orchestral de la communication*, par opposition au « modèle télégraphique ¹ ». Le modèle orchestral revient en fait à voir dans la communication le phénomène social que le tout premier sens du mot rendait très bien, tant en français qu'en anglais : la mise en commun, la participation, la *communio*.

Il faut maintenant s'arrêter sur chacun des chercheurs retenus ici, afin de faire apparaître traits communs et traits distinctifs, tant dans leur insertion au sein du Collège que dans leur utilisation du modèle orchestral de la communication.

Dans une troisième et dernière section, le travail d'analyse intrinsèque opéré, une discussion s'ouvrira sur le rapport entre le modèle orchestral de la communication et la « science de la communication » qu'a évoquée Lévi-Strauss à plusieurs reprises [206, p. 326-359; 209, p. XXXVI]. C'est alors que la pertinence des travaux américains apparaîtra de façon évidente.

Un collège invisible

Lorsque l'on relie d'un trait les lieux de formation et de travail des chercheurs du Collège invisible, on s'aperçoit que deux villes semblent les avoir tout particulièrement attirés : Palo Alto, en Californie, et Philadelphie, sur la côte Est. Nous partirons de ces deux pôles pour décrire la majorité des chercheurs étudiés ici.

HÅGAR DUNOR LE VIKING

par Dik Browne



1. Il faut rester conscient du déséquilibre de cette opposition. L'image du télégraphe est proposée comme un commentaire de ma part, visant à suggérer comment les origines du modèle (les laboratoires de la compagnie *Bell*, spécialisés dans l'ingénierie des télécommunications) peuvent avoir influencé sa conception linéaire. Par contre, l'image de l'orchestre est utilisée par certains chercheurs qui tentent de faire comprendre leur propre vision de la communication. Par ailleurs, il ne faut pas chercher à établir des correspondances trop exactes entre objets et concepts. L'analogie doit rester avant tout un outil pédagogique et mnémotechnique.

I. PALO ALTO

Pour diverses raisons, plusieurs membres du Collège vont se fixer progressivement à Palo Alto, une petite ville de la grande banlieue sud de San Francisco. L'université Stanford est toute proche, de même qu'un hôpital psychiatrique de la *Veterans Administration* où Bateson va travailler à partir de 1949. Don Jackson fonde à Palo Alto le *Mental Research Institute* en 1959, où Paul Watzlawick arrive en 1962. Faubourg perdu pour retraités paisibles, Palo Alto acquiert aujourd'hui le statut de ville internationalement connue...

De Cambridge à Palo Alto : Gregory Bateson

Bateson s'appelle Gregory parce que son père vouait un culte au moine autrichien Gregor Mendel. Le ton est donné : nous sommes en 1904 dans une famille de la grande bourgeoisie intellectuelle